

A TRAVERS LES LETTRES

La collection de "Jadis et Naguère"

Quoi de plus changeant que l'histoire, quoi de plus mobile que l'expression de sa physiologie ? « Adorable Clio ! » a dit un jour M. Jean Giraudoux ; et cela peut bien convenir à la déesse du genre. Sur le visage de Clio, il y a de la séduction, de l'enchantement. Contrairement à ce qu'on a écrit et dit de la sérénité de l'histoire, il y a aussi, sur ce féminin visage, les reflets de la passion, enfin pour l'écrivain, le chercheur, ceux d'une joie manifeste et de qualité assez haute.

Ah ! la découverte d'un nouveau dossier, d'un document autre que ceux connus et identifiés, la liasse poudreuse, inattendue, dont le fil se rompt et projette tout à coup sur un individu, sur un fait ou sur un temps, le flot de clarté qui transfigure, révèle, et donne à ce temps, à ce fait, voire à ce personnage un aspect différent de celui que, jusque-là, on avait admis ! Un tel enthousiasme, qui, recrée, une telle fièvre, Michellet les a connus. Dans l'excès de sa nature, impulsive, sensuelle, peut-être s'y est-il abandonné un peu trop même. « L'impérieux besoin de reconstruction » qui — selon M. Paul Bourget — s'empara d'un tel maître « au seul contact des papiers jaunés », nul pourtant ne l'éprouva avec cet élan, avec cette fougue.

Ces « papiers jaunés », ces vieux papiers du passé, si poussiéreux, tout vénérables, nous les connaissons. Les uns sont des liasses de lettres reliées par un ruban, les cahiers mal cousus de mémoires, la relation d'un récit d'évasion, d'exil ou de voyage ; celles-ci parlent d'amour, ceux-là de guerre ou d'insurrection, le dernier retranché des aventures ; mais tous vivent, tous passionnent, tous retiennent et piquent l'intérêt. *Jadis et Naguère* : tel est le titre collectif qu'on peut donner à ces historiettes, à ces tableaux, à ces *ama* ou à ces portraits d'un passé qui, tantôt, n'est que d'hier, tantôt remonte à quelque cent ans ou davantage. Car où commence le passé, où finit-il ? Le passé, ce sont tous les moments avant le moment présent. Comme cela est vaste, et le programme que cela représente !

Nuls mots aussi bien que ceux-là : *Jadis et Naguère*, ne sont aptes à convenir à un tel ensemble historique, à un groupement aussi varié de témoignages contemporains, pour la plupart, des époques qu'ils décrivent ou des faits qu'ils présentent. Le *Journal d'un bourgeois de Paris sous les rois Charles VI et VII*, si sobrement et justement commenté et analysé par André Mary ; les *Lettres d'amour et de guerre du roi Henri IV*, dont André Lamandé, de la même plume qui vanta si bien Montaigne, définit la verde et l'esprit gascons ; la *Vie de famille au XVIII^e siècle*, appuyée d'un sagace commentaire de Lenotre, voilà, pris au hasard, quelques-uns de ces témoignages ; mais à côté de ceux-là, si particuliers, il en est d'autres, un aussi saisissant intérêt ; et ce sont les Mémoires.

C'est à l'aide des Mémoires, autant que des documents d'archives, que l'histoire est faite. De ceux du duc de Saint-Simon au *Mémorial de Sainte-Hélène*, les meilleurs ouvrages en ce genre sortent de là. « *L'histoire*, disait Voltaire, qui s'y connaît, l'*histoire n'est jamais faite, on la refait sans cesse*. » Et comment la refait-on, si l'on ne s'adresse à ces sortes de contributions isolées, d'apports individuels ? D'où la nécessité, dans un choix de textes historiques, d'accorder tout en les contrôlant — beaucoup aux Mémoires.

Ceux que nous avons publiés jusqu'ici (sous le vocable *Jadis et Naguère*), l'éditeur M. Henri Jonquières et moi, vont des écrits espérants d'Hortense et Marie Mancini, en passant par ceux de Tilly et de Lauzun-Biron, aux souvenirs déshabillés de l'épouse de René, Mme de Chateaubriand. Et puis, voici les derniers parus : ces *Mémoires* que Flécher, futur évêque de Nîmes, composa sur les *Grands jours* institués par le roi Louis XIV, en 1665, dans la province d'Auvergne. Cet écrit de la jeunesse du prélat fait à juste titre l'admiration de Sainte-Beuve. Non seulement il y voit « la prochaine et commettante gravité » d'un talent que le temps devait mûrir, mais encore, par le charme d'un style souvent exquis, la description des mœurs provinciales, la procédure ordonnée par le roi contre les coupables, il y voyait encore l'image d'une société, le tableau animé d'un temps.

Au seuil d'un tel livre, ordonné, vivant, on trouvera une intelligente et fine préface dans laquelle M. Fernand Dauphin résume à merveille « ce bon et beau livre », comme disait M. de Barante, un livre où tout retient, enchante, et cela par l'attrait littéraire autant que par cet accent de vérité qui donne, au récit entier des *Grands jours*, le relief de la vie, le coloris des « choses vues ». « Choses vues ! Ces mots d'un grand poète sont ceux dont la collection *Jadis et Naguère* veut faire son épigraphe. Il n'en est pas de plus conformes au caractère d'un programme qu'à dessein nous avons voulu divers, mobile, et, par cela même, ressemblant au visage de Clio.

EDMOND PILON.

EDITIONS BERGER-LEVRULT

LES GRANDES VIES AVENTUREUSES N° 12

CESAR BORGIA

par ROBERT LÉVY

La vie passionnée d'un aventurier de marque pour la première fois racontée impartialement.

Un volume 12x19 sur alfa 10 fr.

Talleyrand et Fouché

LIVRES D'HISTOIRE

« On dit toujours de moi ou trop de mal ou trop de bien ; je jouis des honneurs de l'exagération », affirmait Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord en parlant de sa personne, qu'il connaissait parfaitement. Il semble pourtant que tous les excès de langage sont légitimes quand on essaye de camper un tel homme. Les plus étonnantes contrastes de monstruosité et de finesse étaient en lui. Il est difficile de voir mieux qu'en lui une intelligence plus brillante et un esprit plus corrompu faire ensemble parfait ménage.

Quand on évoque Talleyrand, la parole de Stendhal revient toujours à la mémoire : « Un homme d'infiniment d'esprit qui manquait toujours d'argent. » Il en manquait, c'était peu dire. Il en était toujours affamé et, pour atteindre aux joies que donne le « vil métal », cet Alcibiade du clergé vendit son Dieu, son ordre, son roi et, par la suite, son empire et le reste. Il portait à peine la soutane que sa réputation fut vite établie. Son ami Mirabeau disait de lui : « C'est de l'argent et de la bote qu'il lui faut. » On connaît les sévérités de Carnot à son égard. Le mépris devint un jour éclater avec la violence et même la grossièreté qu'on sait, le 28 janvier 1809, sur les lèvres de Napoléon : « ... Pourquoi ne vous ai-je pas fait pendre aux grilles du Carrousel !... Tenez, vous êtes de la... dans un bas de soie ! »

Le miracle, c'est que ce « monstre de souplesse », comme on dirait aujourd'hui, se tint si longtemps et si brillamment au sommet des emplois les plus élevés. Napoléon peut l'humilier brutalement, il ne le punit pas et, la colère passée, il le rappelle et l'emploie. C'est que Talleyrand était, suivant le mot même de Mme de Coigny, un « homme de bonne compagnie ». Entendez par là qu'en une époque où régnaient les parvenus et les soldats, il apportait l'esprit, la grâce, les vices dorés et les belles manières de l'Ancien Régime. Il était à l'aise parmi les princes et les potentats étrangers avec lesquels il traitait au nom de la France, car il se savait et se sentait de leur race. Ce fut un grand diplomate et l'un des plus habiles et des plus utiles ministres des Affaires étrangères que nous ayons eus.

On peut trouver l'explication — sinon la justification — des contrastes, de l'apostasie et des reniements successifs de Talleyrand, dans le fait que ses parents — à cause d'un accident de jeunesse qui l'avait laissé infirme du pied droit — le tournèrent vers l'état ecclésiastique, pour lequel il n'était pas fait. Mme de Rémusat raconte dans ses *Mémoires* que Talleyrand lui fit, un jour, cette confidence : « La manière dont se passent nos premières années influe sur toute la vie et, si je vous disais de quelle façon j'ai passé ma jeunesse, vous arriveriez à vous moins étonner de beaucoup de choses ». Alors, ajoute Mme de Rémusat, il me dit que « estropié, se trouvant aisé dans sa famille et, par son accident, trompant les espérances, et même les convenances qui, avant la Révolution, destinaient tout aisé d'une noble famille à l'état militaire, il avait été repoussé de son intérieur,

renvoyé en province, près d'une vieille tante, sans le faire rentrer dans la maison paternelle, on l'avait ensuite placé au séminaire en lui signifiant qu'il embrasserait l'état ecclésiastique, pour lequel il ne se sentait aucun goût. »

En revanche, que de courroux en lui, d'amertume, de révolte contenue ! Il n'éprouvait que répulsion pour la prêtrise ; et même, quand il fut ordonné prêtre, il ne prit jamais l'esprit de son état, il louchait déjà vers l'argent, vers le pouvoir, vers les femmes ! Fort jeune, il avait

pas. Il y a de bien jolies histoires à ce sujet entre lui et Mme de Staël.

De cette vie si curieuse de Talleyrand, si fertile en intrigues, si grande aussi en résultats, et qui dura quatre-vingt-quatre ans, depuis le règne de Louis XV jusqu'à celui de Louis-Philippe, M. Lacour-Gayet vient d'entreprendre le récit qu'il a déjà conduit jusqu'aux trois quarts dans un ouvrage (1) substantiel,

L'HOMME AUX SIX TÊTES



EST-CE TALLEYRAND OU FOUCHÉ ?

de des aventures galantes, mais il les avait estimées à leur juste prix. Il voyait plus loin et plus haut et, comme au ciel de Versailles régnait Mme du Barry, ce fut vers elle qu'il se dirigea. Elle le reçut, l'agréa et l'on conte l'anecdote suivante :

« Un jour, dans son boudoir, quelques jeunes seigneurs, dont Lauzun, contaient leurs aimables fredaines, ce qui amusait fort Mme du Barry. Talleyrand était là, qui restait silencieux. Elle se tourna vers lui et, avec une spirituelle malice : « Qu'avez-vous à dire ? Hé quoi ! pas une bonne fortune ? Vertu ou modestie ? Ah ! Madame, je fais une réflexion bien triste... Quoi donc ? — Paris est une ville où il est plus facile d'avoir des femmes que des abbayes. » On rit et, quelques jours plus tard, le jeune abbé silencieux (il n'avait que vingt ans) récolta deux bénéfices.

Par là suite, Talleyrand aimait à dire : « Il faut faire marcher les femmes dans les circonstances importantes. » On sait qu'il n'y manqua

clair, d'une érudition sans pédantisme et qu'on ne voit pas tout d'abord, tant le style va vite et vite emporte.

On lit les deux premiers tomes de la vie de Talleyrand avec grande gourmandise, chaque chapitre terminé vous donnant l'appétit du suivant. Non pas que M. Lacour-Gayet recherche la grande scène à faire et le morceau de bravoure. A la vérité, il semble les éviter et préférer, d'un trait, les indiquer. Seulement, les anecdotes, les mots tissent de charmantes arabesques tout le récit. C'est que M. Lacour-Gayet a bien de l'esprit et beaucoup d'allégresse. Un sourire de malice court au-dessus de chaque ligne et donne à ces deux tomes une étonnante légèreté.

Au demeurant, ni sympathique, ni antipathique au héros qu'il peint si heureusement dans sa diversité contradictoire. Et il a voulu seulement pénétrer et déchiffrer celui que Mme de Staël appelait « le plus impénétrable et le plus

(1) Talleyrand, deux tomes (Payot).

indéchiffrable des hommes ». Réjouissons-nous, il y a réussi dans un ouvrage remarquable, dont certains chapitres ne sont souvent qu'un long sourire sceptique et amusé.

On sait que Talleyrand n'aimait pas Fouché. Ils avaient pourtant entre eux des points communs : la même éducation cléricale, la même absence de conviction et un égal mépris des hommes. Pour l'un comme pour l'autre, un seul parti méritait qu'on s'y dévouât : celui qui mène au pouvoir. Ils servirent les mêmes maîtres et les rendirent presque en même temps. Enfin tous les deux estimaient que la parole a été donnée à l'homme pour qu'il dégustât sa pensée. Mais Talleyrand descendait de grands seigneurs et Fouché sentait la rotule. Le beau et spirituel prince de Bénévent ne pouvait approcher qu'avec mépris l'homme maigre et laid que Robespierre lui-même n'avait pas daigné combattre ni même remarquer.

M. Stefan Zweig, qui publie un magnifique *Joseph Fouché* (1), nous dépeint ainsi l'homme qui fut « le plus méprisé et le plus honni de la Révolution et de l'Empire ». Voici de pied en cap ce singulier génie :

Un corps maigre, d'une sécheresse presque spectrale ; un visage étroit, osseux, anguleux, d'une laideur désagréable, le nez est incisif ; incisive et effilée la bouche, toujours fermée ; les yeux sont d'une fraîcheur de poisson, sous des paupières lourdes et quasi-égarées ; les pupilles sont grises comme celle de certains chats, semblables à des boules vitrifiées. Tout, dans ce visage, tout dans cet homme refait, pour ainsi dire, une vitalité très limitée, on dirait presque un aperçu à la lumière du gaz, livide et blafard.

Et pourtant quelle énergie ne déploie-t-il pas au cours de son existence où le crime est comme l'ombre même de l'homme toujours inquiet, presque toujours invisible, immobile en apparence, oscillant sans cesse entre la lumière et la nuit, sans cesse changeant et toujours pareil à lui-même, c'est-à-dire ambitieux à froid, souple, insinuant, intrigant, d'une activité sans bornes, toujours mouvant et sans cesse au travail, et possédant, d'après Balzac, plus de puissance sur les hommes que Napoléon lui-même.

Il faut lire la vie de cet homme extraordinaire dans la biographie que Stefan Zweig lui a consacrée. Rarement homme politique a été présenté avec un plus saisissant relief. Les détails, les anecdotes, sont volontairement restreints afin de donner à l'ensemble un plus vigoureux relief et un plus rapide mouvement. Ah ! les merveilleuses pages d'évocation écrites, si l'on peut dire, avec le sang, avec la moelle, avec toutes les passions d'une époque qui fut celle de Talleyrand, et qui va de la Révolution à Louis XVIII. C'est si vivant et si ferme qu'on en est enthousiasmé.

Il faut ajouter que M. Stefan Zweig s'incline, par deux fois, devant la monumentale et complète biographie de Fouché écrite par Louis Madelin (à laquelle, dit-il, sa présente étude doit la plus grande partie de ses matériaux). Un tel hommage honore son caractère sans amoindrir son grand talent.

ANDRÉ LAMANDÉ.

(1) Grasset.

LES LETTRES SOUS LA PORTE

Auteurs et lecteurs

Ce n'est certainement pas dans le triomphe d'une banale théorie littéraire que l'on se plaît à découvrir le malaise dont souffrent les lettres d'aujourd'hui. Si l'on a souvent accusé le public et les auteurs, on a oublié une simple idée qui s'est accablée dans l'esprit des écrivains. Lorsque l'un d'eux est méprisé pour l'infériorité de sa prose, on répond couramment : « Il contente sa clientèle ! »

Essiez-vous prononcé cette boutade, il y a à peine une cinquantaine d'années, que la république des lettres n'eût pas hésité à vous bannir. Plus tôt, en 1830, l'opinion générale admettait que la littérature pût être alimentaire, mais ne devait jamais, pour cela, être basse ni vulgaire. Le bon Théo en savait quelque chose, lui qui composait ses feuilletons avec un soin admirable. Balzac corrigé inlassablement ses épreuves, bien que l'argent de l'ouvrage lui eût été nécessaire immédiatement. A cette époque, on ne croyait pas qu'il fut possible de faire deux parts distinctes : de travailler médiocrement afin de subvenir aux besoins matériels, pendant un certain nombre d'heures, chaque jour, et de consacrer le reste du temps aux œuvres proprement dites. L'homme de lettres, s'il vivait de sa plume, c'était avec ses vers, ses essais, ses romans... un peu aussi avec sa pension ; les critiques avec leurs articles de critique, les poètes en empruntant de l'argent à leur éditeur !

Quelle est la situation de l'écrivain aujourd'hui ? Le malheureux est devenu l'esclave d'un maître intrusif et capricieux : le public. Partout, on lui demande : « Avez-vous l'oreille du public ? Savez-vous ce que réclame le public ? » Apportez-lui un livre à son éditeur ? Celui-ci hésite : « Ce n'est pas très public, ce machin-là ! » Ou encore : « Ma clientèle n'aime pas votre manière ; ne pourriez-vous pas atteindre plus directement le grand public ? » Lorsqu'il rentre chez lui, avec une liasse de papier blanc, le romancier n'a plus dans l'esprit qu'une seule pensée : « Que désire le public ? » Les titres des derniers succès de librairie défilent dans sa mé-

moire : « Un livre de guerre ? Les lecteurs en sont las. Peut-être quelque chose dans le genre réaliste ?... Hum ! Hum !... Ça n'attire plus beaucoup de gens. Ne devrais-je pas écrire une œuvre hermétique ? De la prose pure, pour embêter M. l'abbé Bremond, qui n'a pas pensé à ça ? Ou, simplement, un petit roman parisien ?... » Voilà ce que la crainte d'un échec peut suggérer à un écrivain. Faut-il recousser ? Oui. La

ET PUIS VOICI DES LIVRES...

Après les conférences agraires de l'Europe Centrale, par F. DELAIS (Revue d'Economie Politique).

Au moment où va s'ouvrir à Genève la Conférence agricole européenne dans le but de rechercher les remèdes à la crise agricole qui sévit si durement dans les pays de l'Europe Orientale et Centrale, il paraît opportun de rappeler la très intéressante étude consacrée à ce problème par M. F. Delais et publiée par la *Revue d'Economie Politique* à la fin de 1930. On sait que M. F. Delais est l'auteur d'un excellent ouvrage « *Les Deux Europe* », paru dans le courant de l'année passée.

Il connaît parfaitement bien les questions économiques européennes et, à plusieurs reprises, il s'est attaché à mettre en lumière et à répandre cette idée que « l'Europe du Cheval-Vapeur » — celle de l'Ouest — et « l'Europe du Cheval de trait » — celle de l'Est — sont solidaires et que la prospérité de l'une est liée à la prospérité de l'autre.

Dans son étude intitulée « *Après les conférences agraires de l'Europe Centrale* », il expose comment depuis la guerre les bleds de pays étrangers ont envahi le marché de l'Europe industrielle au lieu de lui apporter les produits agricoles dont elle a besoin. Comment remédier à cet état de choses ? Par la collaboration des deux Europe — répond M. Delais. L'Europe industrielle devra prêter des capitaux à l'Europe agricole pour lui permettre d'améliorer les conditions de sa production et favoriser l'entrée de ses produits par des tarifs préférentiels. Ce dernier système risque d'attirer à l'Europe industrielle des représailles de la part des Etats-Unis et de l'Empire britannique, ses fournisseurs de ma-

trière premières, aussi M. Delais lui préférerait-il la création d'un cartel international du blé réalisé non pas contre, mais en accord avec les pays agricoles d'outre-mer.

Notre secret, par Joseph EMILE-POTRIER (La Revue des Poètes).

La guerre, qui nous a valu de si nombreux essais ou romans, tant français qu'étrangers, semble avoir peu inspiré les poètes. Sans doute, Henry-Jacques, avec sa « *Symphonie Héroïque* », Suberville, Alfred Droin ont, dans une inspiration différente et parfois contradictoire, évoqué l'époque où la terre d'Europe, transformée en un immense Campo-Santo, fumait du sang d'innombrables sacrifices humains. Beaux cris lyriques trop peu nombreux. Et voici que Joseph Emile-Potrier vient, à son tour, chanter, exalter l'âme des combattants et aussi pleurer sur elle. Il est de certaines strophes, comme celles du « *Retour en arrière* » qu'on ne peut lire avec des yeux secs. C'est que de tels vers ne valent pas seulement par leur harmonie interne ou leur beauté formelle, mais encore par l'émotion qu'ils contiennent. Et n'est-ce pas le rôle du poète d'émouvoir autant que de charmer ?

Les Frisellis, par Louis DUCLA (Edition de la Herrade).

M. Louis Ducla, régionaliste actif et fervent qui a su maintenir et multiplier dans son pays des Pyrénées l'amour des belles-lettres et des arts, n'éleve pas dans les cieux un bucin d'un simple roseau lui suffit. Il en tire, pour son plaisir et pour le nôtre, des chants harmonieux. Le printemps gascon, l'automne verdoyant, la blessure des pins maritimes et les belles villes des pays palois ou vasques, voilà ses thèmes favoris. Un simple roseau, oui, mais Henri de Régnier n'a-t-il pas dit : « Un roseau, c'est un poète » ?

Le journalisme hertzien

Notre collaborateur M. René Sudre, qui s'est spécialisé dans les questions de journalisme par T. S. F., donnera vendredi, à 15 heures, au Collège de France, une conférence sur « *Le Journalisme hertzien* ».

Les idées de M. Pierre Mille sur le roman

Les idées de M. Pierre Mille ne sont jamais indifférentes. Ecrivain à la vision nette et précise, cet esprit impartial a une intelligence claire qui encercle presque tous les sujets auxquels elle s'attaque.

Cette fois, c'est l'histoire littéraire que s'est occupé l'auteur de *Barnavaux*. En un livre intitulé *Le Roman Français*, il vient de passer une revue rapide de ce genre aussi vieux que notre littérature dont il a essayé de fixer les traits au fur et à mesure qu'ils se présentaient le long des siècles.

Tout d'abord, il a fort bien vu que le roman de société était le plus ancien chez nous, les romans de chevalerie n'étant pas autre chose, au fond, que des romans de société — avec le goût de l'aventure en plus. La *Princesse de Clèves* ne constitue donc pas, comme on le prétend couramment, une exception aussi étonnante dans le milieu littéraire de l'époque. Elle est même toujours un roman de chevalerie en ce sens que l'héroïne vise à accomplir « ce qu'il y a de plus difficile » : une victoire sur elle-même, sur sa passion, comme les chevaliers en remportant sur les musulmans ou sur des monstres.

On notera, cependant, que pas un mot, pas une phrase dans cette lutte héroïque pour la morale et le devoir n'évoque une idée ou un sentiment se rapportant à la religion chrétienne ; la division des genres est alors absolue et interdit le mélange du sacré et du profane. Il eût paru choquant aux lecteurs du XVIII^e siècle que les mystères du catholicisme pussent servir de thèmes à des dissertations littéraires. C'est là un point de vue très français et M. Pierre Mille observe même avec beaucoup de finesse que jusqu'à M. Louis Bertrand et son *Sanguis martyrum*, tous les grands romans chrétiens, sauf les *Martyrs* de Chateaubriand, ont été des romans anglais, russes ou polonais.

Sur le roman français au XVIII^e siècle et la façon dont il a été influencé par la littérature anglaise on a peu écrit, dit-il, et M. Pierre Mille n'a guère pu que répéter ce que l'on savait sur Richardson et sur Jean-Jacques. Au contraire, il a montré des vues fort originales sur la floraison brusque des œuvres romanesques au début de la Restauration née, en partie, de la curiosité immense suscitée dans le public par l'apparition d'une nouvelle société se juxtaposant à celle de l'ancien régime.

De même, quand il a parlé de Balzac, M. Pierre Mille a fort bien distingué que le monde de la *Comédie Humaine* est plutôt celui du second Empire que celui de la Restauration. L'imagination étonnante du romancier avait surtout deviné ce qu'il adviendrait dans l'avenir de tel ou tel type, de tel ou tel groupe social. D'où l'intérêt prolongé de l'œuvre balzacienne qui fait qu'on en est enthousiasmé.

Quant à Stendhal, l'auteur du *Roman Français* aperçoit surtout au fond de son œuvre ce goût de l'énergie transformé en culte de l'héroïsme qui domine tout le romantisme et se relie, comme nous l'avons vu, aux plus lointains romans de chevalerie.

Le besoin de l'aventure n'a pas eu une semblable fortune : il a produit le roman même non. C'est un genre qui n'a jamais pris en France la place qu'il a conquise dans la littérature anglo-saxonne. On le tient chez nous pour non littéraire et l'on méprise un chef-d'œuvre comme les *Trois Mousquetaires*. M. Pierre Mille s'en indigne avec raison et voit dans ce dédain malencontreux une des causes pour lesquelles nous n'avons pas dans notre littérature contemporaine d'auteurs qui pourraient se mettre en parallèle avec Conrad ou Jack London.

Sur le roman naturaliste et Zola « placé au confluent de Balzac et de Victor Hugo », il dit des choses bien justes. A propos d'Anatole France il explique d'une façon amusante le goût singulier de cet aristocrate passionné de liberté incitant l'auteur de *Monsieur Bergeret* à ne se laisser tenter en telle ou telle personne et à rester dans l'opposition. Mais l'opposition réactionnaire l'effrayait par son autoritarisme. Alors il s'était jeté dans le socialisme, c'est-à-dire dans un parti qui, de son vivant, n'arriverait jamais au pouvoir, sorte de ténacité inaccessible, pays de chimère où lui-même pouvait jongler avec toutes les idées qui lui passaient par la tête.

Les femmes qui écrivent inspirent à M. Pierre Mille des pages fort intéressantes où il montre que celles-ci sont toujours dans la période de révolte amenant chez elles des accès de lyrisme et que, cette période écoulée, nous pourrions bien retrouver des romancières très différentes de celles d'aujourd'hui.

Enfin sur Marcel Proust, sur Romain Rolland, sur André Gide, l'auteur de *Barnavaux* a écrit de courts chapitres qui sont autant de pages d'une psychologie pénétrante et qu'on lira avec fruit. Il y souligne, comme dans l'ensemble de son étude, les relations existantes entre l'œuvre romanesque et la société qui sont, en effet, de la plus haute importance et que les critiques littéraires négligent trop d'ordinaire.

Sur la province française, sur la stabilité de nos mœurs, sur l'état d'âme du paysan et du petit bourgeois de chez nous, sur l'éducation des jeunes filles, sur les milieux catholiques on trouvera à et là, à travers ce livre d'histoire littéraire, maintes pages excellentes dignes de Pierre Mille observateur social pénétrant que nous connaissons bien tous ceux qui l'approchent. Ainsi cette étude qui prend les moindres apparences d'un essai va plus loin que bien des livres de haute critique : elle s'efforce toujours de relier les œuvres à l'époque qui les a produites, elle explique et vivifie de cette manière bien des genres défunts et bien des espèces en voie de disparition. Elle est un bel effort d'intelligence.

JULES BERTAULT.